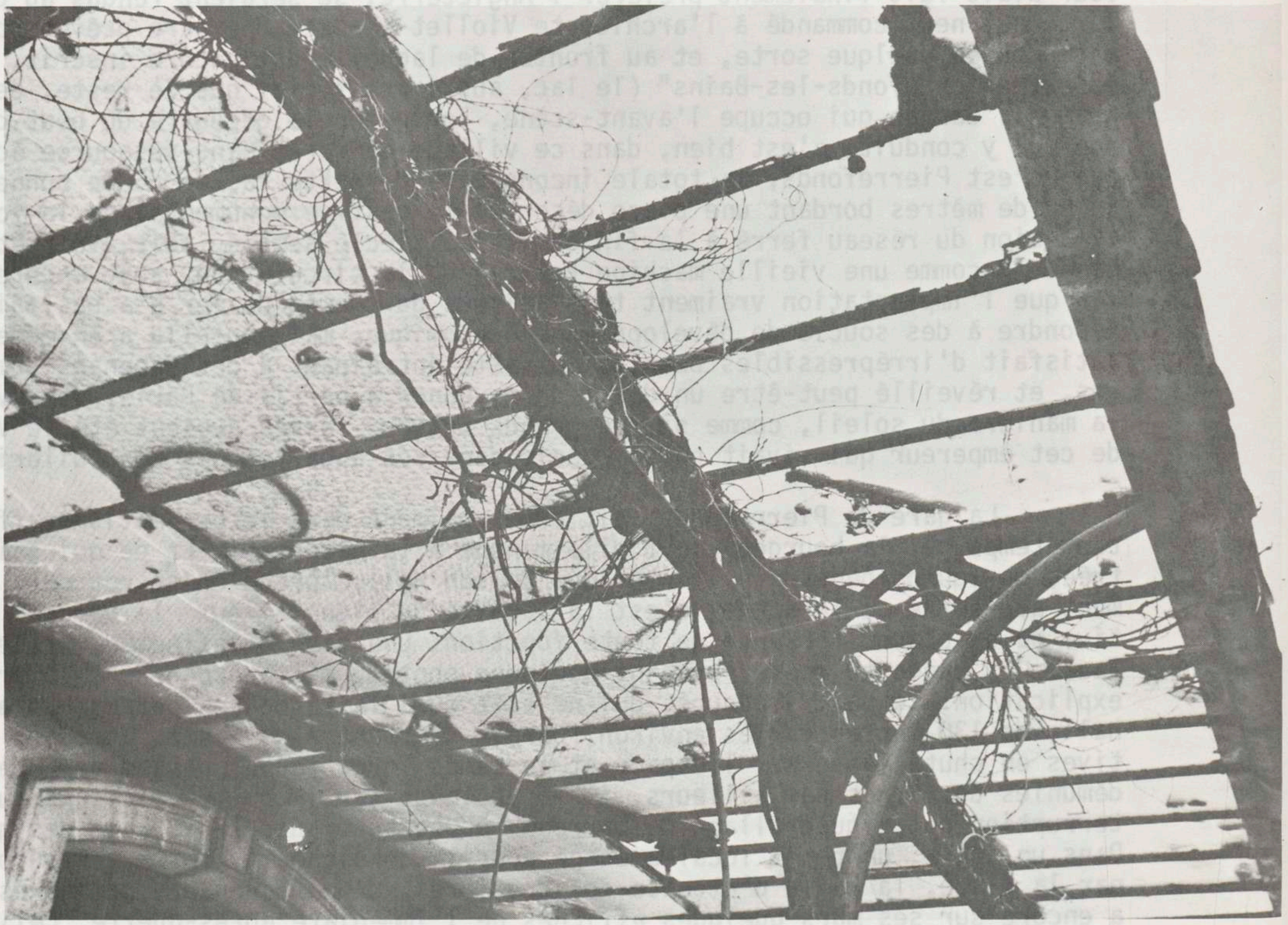
A L'HEURE OU IL EST A NOUVEAU QUESTION DE RENTABILISER LA S.N.C.F., LA PUBLICATION DE CE RAPPEL N'EST PEUT-ETRE PAS INUTILE :

UNE GARE EN DEFAUT D'UTILITE

La gare de Pierrefonds, en proie au temps qui tout consomme (et consume), à la végétation, aux jeux irrespectueux des gosses, aux infiltrations d'eau comme aux courants d'air, n'est pas loin de ressembler à un squelette. A peu près plus une vitre, un guichet, une lucarne du toit, qui n'aient été soufflés par les pierres. Les signes de cette lente dégradation se trouvent néanmoins relativement diffus, ils participent de l'atmosphère plus qu'ils ne constituent vraiment le spectacle, du fait, d'abord, de la fermeture relativement récente de la ligne (une quinzaine d'années), mais surtout des proportions grandioses du bâtiment. Bien qu'achevé en 1883 (date inscrite sous l'horloge), celui-ci n'a pu en effet être projeté, mis en plan par la Compagnie du Nord (la banque Rothschild) que pour le plaisir de Napoléon III et de sa cour qui un jour, si la guerre de 70 ne leur avait fait finalement préférer l'Angleterre, se seraient rendus au Château-fort tout neuf commandé à l'architecte Viollet-le-Duc. Une gare prévue pour les vacances en quelque sorte, et au fronton de laquelle est encore inscrit, côté voies, "Pierrefonds-les-Bains" (le lac, aussi artificiel que le reste, est tout proche). Car ce qui occupe l'avant-scène, lorsqu'on la découvre du bout de l'avenue qui y conduit, c'est bien, dans ce village de forêt sans ressource économique qu'est Pierrefonds, la totale incongruité de cette façade d'une bonne cinquantaine de mètres bordant une place déserte. Ce vestige monumental de la formidable expansion du réseau ferré à la fin du XIXème siècle semble, soit avoir été abandonné là comme une vieille machine retirée de la circulation, soit encore signaler que l'implantation vraiment tous azimuts du chemin de fer n'a pas fait que répondre à des soucis de développement économique, mais qu'elle a en même temps satisfait d'irrépressibles besoins de faste entraînant à des dépenses somptuaires, et réveillé peut-être un désir de rayonner à partir de Paris, de rayonner à la manière du soleil, comme si les grands travaux ferrés avaient été le Versailles de cet empereur qui vivait en bourgeois dans ses appartements des Tuileries.

La gare de Pierrefonds fait trou vraiment dans le pragmatisme affiché de tout temps par la bourgeoisie : elle manque à la nécessité. Et ce qui saisit d'entrée, lorsqu'on pénètre à l'intérieur de son hall, lorsqu'on se retrouve brusquement au centre de la scène, c'est la vacuité du lieu ; mieux : la vacance définitive où se place l'absence de toute fonction. Une gare désaffectée, prise en défaut. J'y vaque au reste, prenant quelques photos, me raccrochant à la première explication. Ce hall inoccupé, qui ne sait quoi faire de ses portes battantes, ce hall, de 130 mètres carrés environ, paraît d'autant plus vaste, avec ses perspectives en chute libre sur l'espace et le temps, que, toutes portes ouvertes ou démunies de vitres par ailleurs, il se prolonge sur la billèterie sans autre interruption qu'un quadrillage de barreaux soutenant jadis le vitrage des guichets. Dans un angle, un petit local aménagé pour la consigne. A droite lorsqu'on entre par la place, la salle d'attente des Premières, d'une cinquante de mètres carrés, a encore sur ses murs quelques affiches de l'immédiate après-guerre. Celle des Secondes et Troisièmes est aujourd'hui annexée à un logement continu. A l'étage, dans la partie correspondant au hall, l'appartement spacieux (130 mètres carrés) du chef de gare : bain, cuisine, séjour et salon sur rue, trois chambres sur voies. Les parquets se soulèvent et le marbre des cheminées a été récupéré. En mansarde au second, six pièces apparemment divisées de manière à loger quatre em-

ployés. Les faîteaux en zinc du toit, ainsi que la colonnade métallique soutenant la marquise qui couvre sur 50 mètres le premier quai, rappellent un peu les halles de Baltard. De cette marquise le vitrage armé commence à pendre en lambeaux, tandis que l'armature plie par endroit sous la rouille. L'emplacement de la voie (démontée il y a 10 ans) est occupé par les herbes, des arbustes.
Le deuxième quai possède aussi un assez grand abri en bois où des poules, un coq, viennent se réfugier par temps d'orage. L'aspect (la destination ?) proprement dramatique du lieu ne saurait échapper.

Jacques DEMARCQ
26-27 avril 78